

Léa ou la mémoire d'un été

Fulvio Caccia

Number 69-70, Fall 1996

La mémoire

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14838ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Caccia, F. (1996). Léa ou la mémoire d'un été. *Moebius*, (69-70), 213–216.

FULVIO CACCIA

Léa ou la mémoire d'un été

La lumière est vive en ce début de septembre. Tout l'été, il a fait beau. Très beau. C'est du moins ce dont se souvient Léa mais elle ne peut le jurer. Ce dont elle est sûre, en revanche, ce sont les malles: elles étaient fin prêtes.

La maison que ses parents avaient louée pour les vacances avait des murs roses et blancs. La porte était un rideau de lanières de plastique multicolore qui donnait sur un jardin rempli de magnolias. À gauche, la margelle du puits où le père de Léa faisait glisser les bouteilles de vin à rafraîchir. À droite, une tonnelle sous laquelle une table recouverte d'une nappe servait de scène au chat. Léa aimait ce cocon végétal qui filtrait le chant des grillons et les odeurs du jardin pendant le dîner. Le soir, la chaleur se retirait par strates odorantes. Elle laissait le souvenir de la morsure du soleil, le goût du sel au coin de la bouche et la mer dont le ressac frémit encore sur la peau.

Léa bientôt la traversera. Il y aura de grands bateaux blancs, des gens gesticulant, des grues, un pays étranger voisin du pôle. Blanc et or. Léa l'imagine ainsi à cause de la neige. Comme celle qui est tombée un jour dans la grande ville — elle avait fondu l'après-midi même. La fillette avait alors fait une boule pour la lancer dans la cour de l'immeuble. Cette neige scintillait comme les cristaux argentés des cartes de Noël. Là-bas tout serait blanc, merveilleux, nouveau. On recommencerait, on serait heureux. «C'est pour votre avenir que l'on part», répétait son père. Il le disait comme pour se convaincre lui-même, comme on répète un mantra. Léa se taisait alors et pensait aux lettres que lui lisait sa mère.

C'était après l'école, Léa et son frère jouaient dans le champ vague à côté du HLM et leur mère lisait les lettres qui venaient de là-bas. Alors les mots s'envolaient de sa bouche, magiques, et ouvraient toutes grandes les portes des grandes maisons aux toits inclinés, des réfrigérateurs et le chrome des autos rutilait au soleil... Après la lecture, sa mère glissait le courrier dans l'enveloppe puis regardait droit devant. Comme si elle cherchait à deviner les contours du continent lointain.

Maintenant, une autre sensation sollicite la jeune fille: le plat du soir aux herbes odorantes trône au centre de la table! Léa mange à belles dents. Le chant des grillons tresse autour d'eux des cerceaux bruisants. Son père débouche une autre bouteille. L'air se charge d'odeurs. La terre respire. Léa se voit déjà au lendemain, à la plage, sous ce soleil qui rend le sable brûlant, aux vagues sur le rivage, au vent qui les sculpte. Son frère lui donne des coups de pied sous la table. Ou bien est-ce le contraire? Ils commencent à se disputer. Le père les fait taire. Elle est impressionnante cette voix; surtout lorsqu'elle tonne le matin à travers les murs de la chambre en ville. «Silence, papa dort», chuchote la mère, épeurée. C'est qu'elle craint cet homme ombrageux et fier qui part chaque soir à la brunante en bicyclette, sa gamelle bien fixée au porte-bagages. Une machine aux curieux engrenages l'attend dans une officine du centre-ville. Il s'assoit face à elle, ses doigts effleurent à peine le clavier. Alors les courroies se mettent en mouvement avec un léger cliquetis et les lettres commencent à glisser dans la casse.

Il pleut. L'orage augmente d'intensité. Léa voit les rigoles gonfler dans le caniveau. L'égout déborde brusquement. La rue est devenue un torrent frissonnant sous les bourrasques. De sa fenêtre, elle guette les rares passants qui courent s'abriter. Les vacances sont finies. La nuit dernière, elle a dormi au port dans une chambre au plafond lézardé. Elle attend. Toute la famille attend le bateau. Durant la semaine il a fait beau sauf cette journée de mardi où il pleut. Puis il y a eu les gens qui sont venus les saluer. Comme pour un deuil.

Le visage de sa mère s'est transformé depuis leur arrivée. Il est semblable au plafond blanc de la chambre où elle revoit... Que voit-elle dans la fissure? La rue des Hirondelles, le champ aux marguerites? Son enfance dans la haute maison aux pierres qui fuient? Mais peut-être que Léa se trompe; qu'elle invente ces images pour tromper sa propre anxiété. Dehors la pluie s'est arrêtée. Les gens sortent. La vie recommence.

Le taxi arrive en retard à l'embarcadère. Il faut payer pour entrer dans la zone réservée. Le chauffeur maugrée en arrêtant son véhicule devant la coque du paquebot bleu marine. On voit une passerelle où s'activent des dockers. C'est un très grand bateau avec deux cheminées rouges. Des grues déposent leurs charges dans le ventre du navire. Les malles vertes aux serrures dorées y sont déjà. Que d'agitation! Tout cet amoncellement de couleurs, d'odeurs, de bruit. Les débardeurs hurlent, la foule des voyageurs se presse à la douane. Léa promet d'écrire. Il s'agit d'un serment solennel, un serment fait à cette ville qui s'ébroue dans la lumière franche du matin.

Dans un ciel trop bleu, les mouettes font de larges cercles avant de plonger vers la mer. Léa sent l'ivresse du voyage monter en elle. L'attrait de l'inconnu lui donne envie de courir sur le pont du navire, courir à en perdre haleine, à en perdre la tête. Courir encore et toujours jusqu'à ce qu'elle s'envole à son tour comme les mouettes. C'est fait. Voilà qu'elle sent le vent sous ses bras. Léa s'élève; elle s' imagine monter toujours plus haut. Les lourds cumulus flottent à ses côtés, débonnaires compagnons. Le port se rétrécit. Ce n'est qu'une minuscule avancée dans la baie. Les grues sont réduites à la taille d'allumettes. Au loin le volcan est encapuchonné de brumes.

Léa n'a pas peur. Elle ferme les yeux... pour les rouvrir bien vite car l'embarquement a commencé. Au pont supérieur, il y a deux grandes chaloupes recouvertes d'une bâche et d'énormes cheminées écarlates qui jaillissent du pont: elles fixent Léa de leur œil cyclopéen. Le père discute avec son frère venu les

accompagner. Sur le quai, les gens sont tout petits. «Bien sûr, on reviendra»: l'oncle est redescendu. Une sirène déchire l'air. On dirait un barrissement d'éléphant mais en plus grave. Léa sursaute. Les amarres sont larguées. Peu à peu le bastingage se détache de la rive. On s'éloigne lentement. Un homme court sur la jetée, un mouchoir blanc à la main.

La baie s'ouvre comme une main qui délivre le phénix. On devine les villes qui s'y lovent, couronne vermeille déposée au pied du volcan. Sur le pont, sa mère étouffe quelques sanglots. Pourquoi pleure-t-elle? Puisqu'ils vont vers un Nouveau Continent. Une autre vie recommencera. Ils seront heureux, heureux comme s'ils étaient chaque jour en vacances. Comme s'ils n'avaient jamais quitté la maison sur la mer. Le navire laisse un sillon blanc derrière eux.